

MAR 1979

*Cent dixième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1980.

Mes chers confrères,

J'avoue ne pas lire «Les cahiers marxistes», non par indifférence pour Marx, mais par crainte d'y perdre les dernières lueurs que j'ai gardées de lui. Son sort ressemble à celui de Jésus-Christ. Sans le vouloir, il a fondé une église et ses prêtres ont leurs idées sur les siennes. Tant d'exégètes l'ont expliqué — que dis-je ? — explicité avec des variations si subtiles que l'on ne sait plus à quel Marx se vouer.

Si je vous entretiens aujourd'hui de ce moniteur marxiste, c'est à cause de la querelle que deux de nos confrères s'y offrirent et dont me parvinrent quelques échos, j'entends le débat opposant David Scheinert à Albert Ayguesparse.

Le premier a la réputation d'avoir mauvais caractère. C'est mieux que de n'avoir pas de caractère du tout, ou de pratiquer ce genre molasson si répandu parmi nous.

Que je vous expose les éléments de la cause, pour parler comme au Palais. David Scheinert s'en est donc pris à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (nous aimons les beaux titres) et au Fonds national des lettres géré par la même. Il en dit grand mal, entendez qu'il a dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Sauf les bénéficiaires, ce qui serait de leur part vraiment noire ingratitude.

Albert Ayguesparse — qui s'en étonnerait ? — est d'un tout autre avis. Les deux organismes travaillent de leur mieux avec un souci d'équité admirable. Et de prouver tout cela, chiffres à l'appui. C'est désarmant et péremptoire. Du Leibniz tout pur. Alors ? Je pense qu'à la base du débat, il y a un grand malentendu. David Scheinert se trompe sur notre nature profonde, alors qu'Albert Ayguesparse l'affirme sans ambages. Edmond Picard l'a défini d'un néologisme strictement belge : le middelmatisme. Incurablement middelmates, nous avons une sainte horreur de tout ce qui dépasse. Aussi le Lamme Goedzak abonde-t-il sous nos cieux, tandis que le Thyl Ulenspiegel, plutôt rarissime, n'y a pas toujours la vie facile. Des siècles d'histoire le prouvent. Les aborigènes les ont vécu confondus dans une seule communauté du genre machinchouette. Je vise ici ceux qu'il faut bien appeler les travailleurs de l'esprit, même si l'esprit n'y vacille qu'en discret lumignon. Il suffit de lire les titres de la production littéraire du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, tant en français qu'en thiois. C'est tout lénifiant, édifiant, attendrissant. Mais cela permet à des scribes approximatifs de se croire serviteurs des lettres.

Cette propension middelmate explique notre goût pour les panoramas littéraires, avec la traditionnelle distribution de prix, d'accessits et de blackboulages. Un nouvel échantillon vient de me tomber sous les yeux. Il s'intitule « Littérature française de Belgique ». Publié au Canada sous la direction de Robert Frickx et Jean Muno, ces deux récidivistes se sont fait aider cette fois par des aides, conformes, comme il se doit, aux règles connues, quoique non écrites, du genre. Elles sont simples : On commence par évoquer Froissart et Commynes, pour prouver une connaissance profonde du sujet, puis on reprend les noms cités par les prédécesseurs en éliminant quelques non-valeurs passées de mode. A leur place, une avalanche d'espoirs nouveaux. Ainsi l'on se montre généreux, à la page; et c'est plus facile, mine de rien, pour escamoter les indésirables.

L'ouvrage répond en tous points à cette méthode éprouvée. Avec quelque chose en plus. A côté des malices voulues, plusieurs collaborateurs affichent en effet une ignorance stupéfiante. Je pense à des époques où l'habituelle malveillance ne joue plus parce que les auteurs sont morts. A ce titre, l'entre-deux-guerres se trouve particulièrement malmené. Ceci vaut pour les chapitres, traités, et maltraités, par MM. Frickx, Trousson (vous connaissez ?) et Sion. Quant à Jacques-Gérard Linze, son ignorance du sujet traité frise l'indécence. Si l'on ne peut défendre à personne d'écrire sur ce qu'il ne connaît pas, il y a des limites à l'imposture.



Survolant la presse littéraire, le pauvre Linze découvre deux périodiques — «Anthologie» et «La Renaissance d'Occident» — dans l'intense floraison qui donna l'impression, après les années noires de la Première Guerre mondiale, qu'une vraie vie littéraire allait naître en Belgique. Plusieurs de ces jeunes revues connurent d'ailleurs l'honneur d'une réédition. De la belle ouvrage ! comme on disait déjà sans vergogne du temps de Vaugelas.

Une remarque générale : les auteurs de ce curieux ouvrage ont évité avec soin de compromettre leur plume en citant des auteurs jugés coupables de manquements patriotiques. En ce faisant, ils se sont érigés en gardes civiques, j'entends non les soldats-citoyens qui firent la joie de nos pères, mais proprement les gardiens du civisme. L'histoire de la littérature a-t-elle à tenir compte de pareilles considérations ? L'on ne voit pas qu'en France le nom de Céline serait supprimé sous prétexte que ce furieux permanent s'est mal conduit, civiquement parlant.

Joseph Hanse, et cela m'étonne de sa part, commit la même faute dans son discours, lors de la séance publique consacrée par l'Académie à «150 ans de littérature française de Belgique». Pour le reste, il enfonça sans effort, et à lui tout seul, toute l'équipe de MM. Frickx et Muno. Il brossa un tableau exact, bien équilibré, appuyé d'un contexte historique judicieux et par des noms valables, choisis sans excès et sans malices.

Ceci m'amène à vous parler de cette cérémonie. Contre mon habitude, car j'ai peur de ce genre de manifestations, j'y fus. A cause de mon ami John L. Brown que j'espérais y rencontrer. Hélas, il était absent. Il y eut quatre discours bien tassés. C'est beaucoup pour un seul homme.

Le ministre Hansenne étant retenu au Togo, pour y défendre sans aucun doute notre communauté française, son discours fut débité par son chef de cabinet. Il serait intéressant de connaître l'auteur de ce factum. Et pour le style et pour les idées. C'est plein de bons conseils et de directives. Ainsi l'Académie «se doit de demeurer garante des traditions de la tribu, témoignant chaque jour, par sa rigueur morale comme par son inventivité concrète, pour la culture...» Avouez que c'est joliment dit, et en quel beau français ! On s'est étonné, de surcroît, «d'avoir vu surgir, dans le chef d'écrivains de la nouvelle génération, cette revendication qu'ils ont qualifiée de «belgitude», qui semble aller à contre-courant du jeu institutionnel». J'en passe et des meilleures, comme disait Alphonse Allais. Et c'est dommage. Telles phrases définitives



seraient à diffuser pour l'édification des masses ignares. Ce fut une belle cérémonie, un divertissement de choix pour dames distinguées et messieurs sérieux. J'en suis sorti indemne, tout en ayant mal aux fesses, à cause des chaises vraiment dures.

ROGER AVERMAETE.

#### A PROPOS D'UN EMBLEME

Je signale à nos amis wallons une phrase dite par Napoléon qui mérite, je crois, toute leur attention «Le coq n'a point de force; il ne peut pas être l'image d'un empire tel que la France. Il faut choisir entre l'aigle, l'éléphant ou le lion».

Je ne sais pas si, séduits par le prestige du grand homme, nos amis songeraient à répudier leur coq à la patte si curieusement levée. Choix difficile! L'aigle, même française, est plutôt fâcheuse à cause des souvenirs, et le lion, trop noiraud dans les parages, est impossible, même s'il était teinté de gueules comme disent les héraldistes. Reste l'éléphant, un animal noble, qui cache sous une certaine lourdeur un esprit de finesse qu'on ne lui soupçonnerait pas.

R.A.